

ANITA DIAMANT



LA
TENTE
ROUGE

ROMAN

« Une véritable ode à la féminité. »
Le Monde


CHARLESTON
POCHE

ANITA DIAMANT

LA TENTE ROUGE

1 500 av. J.-C., aux confins du désert.

Dina, la seule fille de Jacob, un puissant patriarche, vit dans l'ombre de la tente rouge, cet endroit interdit aux hommes où les femmes de la tribu échangent secrets et rites ancestraux. Ainsi goûte-t-elle très jeune aux fruits défendus : une liberté et une indépendance inimaginables au temps de la Bible.

Devenue femme à son tour, Dina succombe aux délices de l'amour et se donne à Shalem, bravant ainsi les interdits de son clan. Cela, les fils de Jacob ne peuvent l'accepter. Par une nuit d'épouvante, le destin de Dina bascule.

Pour survivre, elle est contrainte de se réfugier en Égypte, et d'enfourer dans sa mémoire les secrets de sa jeunesse. Parviendra-t-elle un jour à vivre pleinement ?

**« Ce livre célèbre les femmes et les filles,
ainsi que les mystères de la vie. »**
Los Angeles Times

Anita Diamant est journaliste. Elle a notamment travaillé pour le *Boston Globe*. *La Tente rouge* est son premier roman. Publié dans 25 pays, vendu à plus de 3 millions d'exemplaires, il s'est imposé comme un classique des temps modernes grâce au bouche-à-oreille.

Traduit de l'anglais par Lisa Rosenbaum

Design : Caroline Gioux
Image : © Honi Werner

Texte intégral
ISBN : 978-2-36812-736-0



9 782368 127360

8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature
étrangère




CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

« Un roman intense et saisissant... Il est tentant de dire que *La Tente rouge* correspond à ce que serait la Bible si elle avait été écrite par des femmes, mais seule Anita Diamant est capable de l'écrire avec autant de succès et de grâce. »

The Boston Globe

« La plus vieille histoire de tous les temps n'a jamais semblé plus originale, ni plus véridique. »

James Carroll, auteur de *Constantine's Sword*

« En donnant une voix à Dina, personnage féminin silencieux de la Genèse, ce roman a su toucher la corde sensible des femmes qui se sentiraient exclues de l'histoire biblique. C'est un roman qui célèbre les mères et les filles, ainsi que les mystères du cycle de la vie. »

Los Angeles Times

« Un monde richement imaginé... Il dépeint avec précision ce qu'aurait pu être la société féminine pendant les temps bibliques. Bien que ce soit un roman, c'est aussi un *midrash* – une exégèse – élargi, qui comble les blancs laissés par le texte biblique. »

Jewish Times

« Anita Diamant évoque un ancien monde, fait de caravanes, de bergers, de fermiers, de sages-femmes, d'esclaves et d'artisans... Le personnage de Dina est le narrateur captivant d'un récit à la résonance intemporelle. »

The Christian Science Monitor

« *La Tente rouge* est un beau roman. Ce récit simple et passionné, raconté avec une grande délicatesse, est tout simplement une bonne lecture. »

National Catholic Reporter

« Un récit biblique riche, merveilleusement raconté. »

Library Journal

« Anita Diamant est une conteuse extraordinaire. Elle donne vie à ces femmes dont la Bible nous apprend si peu, mais évoque également avec émotion une époque et un lieu. Tout comme les meilleurs auteurs de fiction historique, elle permet aux lecteurs de se rendre compte qu'il n'y a pas tant de différence entre les gens à travers les siècles, en tout cas quand il s'agit d'épreuves et de tragédie, de bonheur et d'amour. »

Booklist

LA TENTE ROUGE

Cet ouvrage est précédemment paru sous le titre *La Fille de Jacob* aux éditions Robert Laffont en 2000.

Titre original : *The Red Tent*

© 1997 by Anita Diamant. Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de St Martin's Press, LLC.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lisa Rosenbaum

© Éditions Robert Laffont, 2000, pour la traduction française.

Cette présente édition est publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-736-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Anita Diamant

LA TENTE ROUGE

Roman

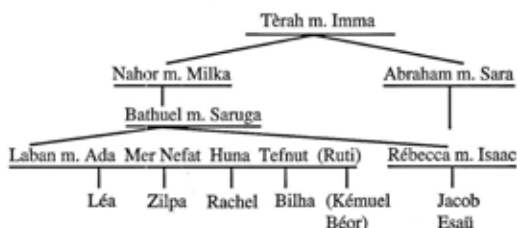
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lisa Rosenbaum



À ma fille Émilia

GÉNÉRATIONS

PREMIÈRES GÉNÉRATIONS



LES ENFANTS DE JACOB

| | | | | |
|-----------------|---------------|-----------------|------------------|--------------|
| <u>Jacob m.</u> | <u>Léa m.</u> | <u>Zilpa m.</u> | <u>Rachel m.</u> | <u>Bilha</u> |
| Ruben | Gad | Joseph | Dan | |
| Siméon | Asher | Benjamin | | |
| Lévi | | | | |
| Juda | | | | |
| Zabulon | | | | |
| Naphtali | | | | |
| Issachar | | | | |
| Dina | | | | |

LES ENFANTS D'ESAÛ

| | | | |
|----------------|---------------|------------------|------------------|
| <u>Esaü m.</u> | <u>Ada m.</u> | <u>Basmat m.</u> | <u>Oholibama</u> |
| Élip haz | Réuel | Yéush | |
| Edva | Tabéa | Yalam | |
| Libbe | | Quorah | |
| Amat | | Iti | |

DINA EN ÉGYPTÉ

Paser m. Nebettany

Rê-nefer m. Hamor

Nakht-re m. Herya

Shalera m. Dina m. Benia

Rê-mose

PROLOGUE

Nous avons perdu contact depuis si longtemps ! Mon nom ne vous dit rien. Mon souvenir est poussière.

Ce n'est pas votre faute, ni la mienne. La chaîne reliant mères et filles s'étant rompue, la transmission de la saga familiale incombait alors aux seuls hommes. Comme ils ignoraient tout de moi, je suis devenue une note en bas de page. Ma vie n'est qu'une parenthèse entre l'histoire bien connue de Jacob, mon père, et la célèbre chronique de Joseph, mon frère. Les rares fois où l'on se souvient de moi, c'est en tant que victime. Presque au début de votre saint livre, on trouve un passage qui semble indiquer que j'ai été violée. La suite est le récit sanglant de la façon dont on a vengé mon honneur.

Le plus étonnant, c'est qu'après cet événement une mère ait de nouveau appelé sa fille Dina. Certaines l'ont pourtant fait. Peut-être avez-vous

deviné que les caractères du texte sacré révèlent très peu de chose sur moi. À moins que vous n'ayez senti un mystère dans la musique de mon nom : la première voyelle claire et sonore comme lorsqu'une mère appelle son enfant au crépuscule, la seconde très douce, faite pour murmurer des secrets sur l'oreiller. Di-na.

Personne ne se rappela mes talents de sage-femme, les chansons que je chantais ou le pain que je confectionnais pour mes insatiables frères. Il ne resta que quelques faits déformés concernant les semaines que j'avais passées à Sichem.

Il y avait beaucoup plus à dire. Si l'on m'avait interrogée, j'aurais commencé par raconter l'histoire de mes parents. C'est le seul début possible. Pour comprendre une femme, il faut d'abord l'interroger sur sa mère, puis écouter attentivement. Si elle vous parle de nourriture, cela indique de très bons rapports. De mélancoliques silences témoignent de problèmes non réglés. Plus une fille connaît de détails sur la vie de sa mère et les décrit ouvertement, sans geindre, plus elle est forte.

Bien entendu, dans mon cas, c'est plus compliqué : j'avais quatre mères. Chacune d'elles me grondait, me sermonnait ou m'aimait pour un trait de caractère différent. D'elles, j'ai hérité des qualités et des craintes distinctes. Léa m'a donné le jour et sa superbe arrogance. Rachel m'a montré où placer les briques de la sage-femme et comment me coiffer. Zilpa m'a appris à réfléchir. Bilha m'écoutait. Aucune de mes quatre mères n'assaisonnait son ragoût de la même façon. Aucune ne parlait à mon père sur le même ton — et inversement.

Sachez aussi que mes mères étaient sœurs, les filles que Laban avait eues de diverses épouses, bien qu'il ne reconnût jamais Zilpa et Bilha. Cela lui aurait coûté deux autres dots. Or, mon grand-père était un affreux avare.

Comme toutes les sœurs qui vivent ensemble et partagent le même mari, ma mère et mes tantes avaient tissé entre elles des liens serrés de fidélité et de rancune. Elles échangeaient des secrets tels des bracelets, et ces secrets m'étaient confiés, à moi, la seule fille survivante. Elles me racontaient des choses que j'étais trop jeune pour entendre. Tenant mon visage entre leurs mains, elles me faisaient jurer que je n'oublierais rien.

Mes mères étaient fières de donner autant de fils à mon père, cela prouvait leur valeur. Mais, sous la tente des femmes, la naissance d'un garçon après l'autre n'était pas une source de joie sans mélange. Mon père se vantait de sa bruyante tribu et ses femmes aimaient mes frères, mais elles avaient aussi envie d'une fille. Dans l'intimité, elles se plaignaient de la semence par trop virile de Jacob.

Les filles allégeaient les tâches de leurs mères. Elles aidaient à tisser, à moudre le grain et à surveiller les très jeunes garçons qui pissaient dans les coins de la tente, même si on le leur avait interdit une centaine de fois.

Les femmes voulaient aussi des filles pour en faire les gardiennes de leurs souvenirs. Une fois sevrés, les garçons n'entendaient plus les histoires de leur mère. Ce fut donc à moi qu'échut ce rôle. Ma mère et mes tantes-mamans me racontèrent d'innombrables anecdotes de leurs vies. Qu'elles

fussent en train de bercer un bébé, cuisiner, filer ou tisser, elles m'en remplissaient les oreilles. Dans l'ombre rutilante de la tente rouge, la tente des menstrues, elles me passaient les doigts dans les cheveux, me contaient les frasques de leur jeunesse et la saga de leurs accouchements. Leurs histoires étaient semblables à des offrandes d'espoir et de courage faites à la Reine du Ciel, à la différence que ces dons n'étaient pas destinés à un dieu ou à une déesse, mais à moi.

Je continue à sentir l'amour que mes mères me portaient. Je l'ai toujours apprécié. Il me nourrissait, me maintenait en vie. Même après notre séparation, et même maintenant, si longtemps après leur mort, son souvenir me reconforte.

J'ai transmis les histoires de mes mères à la génération suivante, mais celles de ma vie m'étaient interdites. Ce silence m'a presque tuée. Cependant, je ne suis pas morte. J'ai vécu assez longtemps pour que le souvenir d'autres événements remplisse mes jours et mes nuits. J'ai vu des bébés ouvrir les yeux sur un monde nouveau. J'ai trouvé des raisons de rire et de me réjouir. J'étais aimée.

Et maintenant vous venez à moi, femmes aux mains et aux pieds aussi doux que ceux d'une reine, avec plus de marmites qu'il ne vous en faut pour cuisiner, aux accouchements si peu dangereux, à la langue si déliée. Vous espérez que des mots combleront le grand silence qui nous a englouties, moi, mes mères et mes grands-mères.

J'aurais aimé vous en dire plus sur mes aïeules. Beaucoup de choses, hélas ! ont été oubliées. Se souvenir semble donc être une tâche sacrée.

Merci d'être venues. Je vais vous confier toutes mes expériences, tous mes secrets, afin que vous puissiez quitter cette table rassasiées, fortifiées. Bénis soient vos yeux. Bénis soient vos enfants. Béni soit le sol qui vous porte. Mon cœur est une louche qui déborde d'eau douce.

Sela

PREMIÈRE PARTIE

MES MÈRES

CHAPITRE I

L'histoire de leur vie commence le jour de l'arrivée de mon père. Rachel revint en courant dans le camp, meuglant comme un veau séparé de sa mère. Cependant, avant que quelqu'un ait eu le temps de la gronder pour sa conduite de garçon manqué, elle se lança à toute allure dans un récit où il apparaissait qu'elle avait rencontré un étranger près du puits. Ses paroles se répandirent comme de l'eau sur le sable.

Un homme farouche aux pieds nus. Les cheveux emmêlés. La figure sale. Il l'avait embrassée sur les lèvres. C'était un cousin, le fils de leur tante. Il avait abreuvé le bétail et chassé les vauriens qui traînaient par là.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria son père, Laban. Qui est venu au puits ? A-t-il une suite ? Combien de sacs porte-t-il ?

— Il va m'épouser, affirma Rachel le plus sérieusement du monde, une fois qu'elle eut repris haleine.

Il dit que je suis faite pour lui et qu'il m'épouserait demain s'il le pouvait. Il viendra te demander ma main.

À cette nouvelle, Léa fronça les sourcils.

— T'épouser ? fit-elle en croisant les bras et en redressant les épaules. Tu n'es pas mariable avant un an.

Bien que n'ayant que quelques années de plus que Rachel, elle dirigeait déjà la maison de son père. Âgée de quatorze ans, elle aimait parler d'un ton hautain, maternel, à sa cadette.

— Que signifie tout ça ? Et comment se fait-il qu'il t'ait embrassée ?

C'était là un manquement aux coutumes, même s'il s'agissait d'un cousin et que Rachel fût assez jeune pour être traitée en enfant.

Rachel fit une moue qui aurait paru puérile quelques heures plus tôt. Mais quelque chose avait changé depuis qu'elle avait ouvert les yeux ce matin, quand son seul souci avait été de découvrir l'endroit où Léa cachait son miel. Son idiotie de sœur ne le partageait jamais avec elle. Elle le gardait jalousement pour des invités. Seule la pitoyable petite Bilha avait droit à une cuillerée de temps à autre.

À présent, Rachel ne pouvait penser qu'à une seule chose : à l'étranger hirsute dont le regard avait rencontré le sien dans une soudaine reconnaissance qui l'avait bouleversée jusqu'au tréfonds d'elle-même.

Elle savait à quoi Léa faisait allusion, mais le fait qu'elle n'eût pas encore ses menstrues lui importait peu. Ses joues brûlaient.

— Voyez-moi ça ! s'écria Léa, soudain amusée. On dirait que cette petite friponne est amoureuse ! L'avez-vous jamais vue rougir auparavant ?

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda Laban, grognant comme un chien qui sent un intrus près de son troupeau.

Poings serrés, sourcil froncé, il concentra son attention sur Rachel, la fille qu'il n'avait jamais frappée et qu'il regardait rarement en face. Depuis sa naissance, elle lui faisait peur. En arrivant au monde, elle avait tué sa mère. Quand elle était enfin apparue, les femmes s'étaient étonnées de voir qu'un si petit bébé — une fille, en plus — avait causé tant de souffrance, de perte de sang et, pour finir, la mort.

Rachel avait une présence aussi forte que la lune et tout aussi belle. Même enfant, quand je vénérâis le visage de ma vraie mère, je savais que la beauté de sa jeune sœur faisait pâlir la sienne. En admettant cette supériorité, j'avais l'impression de trahir Léa, mais c'était un fait aussi indéniable que la chaleur du soleil.

Rachel était d'une beauté rare, frappante. Elle avait des cheveux bruns aux reflets de bronze, une peau parfaite couleur de miel. Sur ce fond ambré se détachaient des yeux très sombres. Ils n'étaient pas simplement marron foncé, mais d'un noir d'encre, comme de l'obsidienne polie ou le fond d'un puits. Bien qu'elle fût menue, avec une ossature délicate et de petits seins — même pendant sa grossesse —, elle avait des mains musclées et une voix rauque qui semblait appartenir à une femme beaucoup plus grande.

Un jour, j'entendis deux bergers discuter de ce qui faisait la beauté de Rachel, jeu auquel je m'étais souvent livrée moi-même. À mes yeux, le plus joli détail du physique séduisant de ma tante, c'étaient ses joues. Hautes et fermes, elles ressemblaient à des figues. Bébé, j'essayais de les attraper, de cueillir ces fruits qui apparaissaient quand elle souriait. M'étant rendu compte qu'ils étaient inamovibles, je les léchais, espérant en retirer quelque saveur. Cela faisait rire ma belle tante, d'un rire qui montait de son ventre. Elle me préférait à tous ses autres neveux — du moins, c'était ce qu'elle me disait quand elle nattait mes cheveux en tresses compliquées, tâche pour laquelle ma mère manquait de patience et de temps.

Il est presque impossible d'exagérer la beauté de Rachel. Déjà, bébé, elle ornait la hanche de qui-conque la portait, donnant aux autres un plaisir rare. L'enfant aux yeux noirs, à la chevelure d'or. On l'avait surnommée Tuki, ce qui signifie Douceur.

Après la mort de sa mère, Huna, toutes les femmes se partagèrent la tâche de l'élever. Huna était une habile sage-femme célèbre pour son chaud rire de gorge. Ses compagnes la pleurèrent. Aucune d'elles ne se plaignit d'avoir à s'occuper de l'orpheline et même les hommes, pour lesquels les bébés présentent autant d'intérêt que les pierres du foyer, se penchaient pour passer leurs mains calleuses sur les remarquables pommettes de Rachel. Puis ils se redressaient, reniflaient leurs doigts et secouaient la tête d'un air incrédule.

Rachel sentait l'eau. Vraiment ! Partout où elle allait, elle répandait une odeur de source. Une

odeur invraisemblable, verte, délicieuse. Dans ces collines poussiéreuses, c'était un parfum de vie, de richesse. En fait, pendant de nombreuses années, le puits de Laban avait empêché le patriarche et sa famille de mourir de faim.

Au début, on pensait que Rachel deviendrait une sourcière. Cet espoir-là fut déçu, mais un arôme d'eau douce lui collait à la peau, imprégnait ses robes. Quand l'un des bébés disparaissait, on le retrouvait presque toujours profondément endormi et suçant son pouce sur les couvertures de Rachel.

Pas étonnant que Jacob ait tout de suite été charmé par ma tante. Les autres hommes s'étaient habitués à la beauté de la fillette, et même à son surprenant parfum, mais Jacob eut sans doute l'impression de voir une apparition. Il la regarda dans les yeux, bouleversé. Quand il l'embrassa, il poussa un cri comme un homme couché avec sa femme. Ce son tira Rachel de l'enfance.

Ma tante eut à peine le temps de décrire sa rencontre avec Jacob que ce dernier arrivait déjà. Il s'approcha de Laban. Rachel regarda son père jauger le nouveau venu.

Laban vit d'abord ses mains vides, mais il remarqua aussi que sa tunique et sa cape étaient en bon tissu, qu'il portait une belle gourde et un coutelas au manche en os sculpté. Debout devant Laban, Jacob inclina la tête et se présenta.

— Oncle, je suis le fils de Rébecca, votre sœur, la fille de Nahor et de Milka, vos parents. Ma mère m'envoie chez vous. J'ai été chassé par mon frère et banni par mon père. Je vous raconterai mon histoire quand je me serai lavé et reposé. Je vous demande

l'hospitalité. Tout le monde connaît votre générosité dans le pays.

Rachel ouvrit la bouche pour parler, mais Léa lui tira le bras et lui lança un regard d'avertissement. Même sa jeunesse n'aurait pas excusé la fillette d'interrompre deux hommes en train de converser. Elle tapa du pied et conçut de venimeuses pensées au sujet de sa sœur, cette espèce de vieille chouette autoritaire, cette bique bigleuse.

Les paroles de Jacob concernant la célèbre générosité de Laban n'étaient qu'un mensonge poli. Laban, en effet, était rien moins que ravi par l'apparition de ce neveu inconnu. Le vieil homme ne prenait plus plaisir à grand-chose et des étrangers affamés étaient pour lui des surprises désagréables. Mais il n'y avait rien à faire. Il se devait de recevoir un membre de sa famille. Ce que Jacob était indéniablement. Il connaissait les noms de ses grands-parents et Laban discernait sur son visage les traits de sa sœur.

— Sois le bienvenu, dit-il sans sourire ni lui rendre son salut.

Alors qu'il se tournait pour partir, il pointa le pouce vers Léa, la chargeant de s'occuper de l'importun. Ma mère acquiesça d'un signe de tête et fit face au premier homme qui ne détournait pas le regard à la vue de ses yeux.

Léa avait une vision parfaite. Selon l'une des fables ridicules tissées autour de l'histoire de ma famille, elle aurait abîmé ses yeux en versant un torrent de larmes à la perspective d'épouser mon oncle Esaü. Si vous croyez cette sornette, vous pouvez tout

aussi bien acheter un crapaud magique censé faire tomber amoureux de vous tout homme qui vous regarde.

Les yeux de ma mère n'étaient ni faibles, ni malades, ni larmoyants. Le fait est qu'ils rendaient faibles les autres personnes ; la plupart d'entre elles détournaient le regard plutôt que de les affronter : l'un était bleu comme du lapis-lazuli, l'autre vert comme l'herbe égyptienne.

À sa naissance, la sage-femme cria qu'une sorcière avait vu le jour et devait être noyée avant qu'elle n'ait eu le temps de jeter un sort à sa famille. Mais Ada, ma grand-mère, frappa cette femme stupide et maudit sa mauvaise langue.

— Montre-moi ma fille, dit-elle d'une voix si forte et si fière que même les hommes dehors purent l'entendre.

Ada appela sa chère dernière-née Léa, ce qui signifie « maîtresse ». Pleurant à chaudes larmes, elle pria pour que l'enfant vive car elle avait déjà enterré sept fils et filles.

Beaucoup de membres du clan restèrent convaincus que le bébé était un démon. Curieusement, Laban, l'homme le plus superstitieux que vous puissiez imaginer (il crachait et s'inclinait chaque fois qu'il se tournait à gauche, tremblait à chaque éclipse lunaire), refusa de laisser Léa mourir dehors, dans l'air froid de la nuit. Il proféra quelques jurons concernant le sexe de l'enfant, mais, à part cela, le vieillard ne prêta aucune attention à sa fille et ne mentionna jamais son trait distinctif. Les femmes, toutefois, le soupçonnèrent de ne pas distinguer les couleurs.